RENÉ VALENTIN

LE MARÉCHAL JOURDAN

(1762-1833)

CHARLES-LAVAUZELLE & Cie, PARIS

2L
2BA
1L

LE MARÉCHAL JOURDAN

8864

8° Ln27
86209

DL. 4 3 1957 2400

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
12 EXEMPLAIRES DE LUXE
NUMÉROTÉS DE I A XII
SUR VELIN PUR FIL JOHANNOT
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

RENÉ VALENTIN

LE MARÉCHAL JOURDAN

(1762-1833)

CHARLES-LAVAUZELLE & Cie
PARIS, 124, boulevard Saint-Germain
LIMOGES - NANCY

DU MÊME AUTEUR

En préparation : **Le général Championnet**

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

C. CHARLES-LAVAUZELLE & Cie, 1956

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Cliché " Archives départementales de la Haute-Vienne. "

A ma mère
en témoignage
de ma profonde affection
je dédie cette biographie
de notre illustre concitoyen limousin
le maréchal Jourdan

R. V.

MAIRIE DE LIMOGES

Limoges, le 22 juin 1953.

Le Maire de la ville de Limoges
à Monsieur René Valentin.

Cher Monsieur,

JE réponds avec un retard apparent à votre aimable lettre du 26 mai m'annonçant la parution prochaine de votre ouvrage sur le maréchal Jourdan. Je précise apparent car, avant de vous répondre, j'ai tenu à parcourir personnellement le manuscrit que vous m'avez très obligeamment adressé.

J'avais conservé le meilleur souvenir de la conférence à la fois si complète et si vivante à laquelle j'avais assisté en février 1949 et il m'a été agréable de retrouver dans votre livre toutes les qualités de ce brillant exposé.

Le style clair, alerte autant que la division très méthodique de l'ouvrage en rendent la lecture facile, plaisante. D'autre part, les tables synchroniques, les notes et appendices divers en font un ouvrage de documentation particulièrement réussi. Ce livre comblera heureusement une lacune regrettable et je suis particulièrement satisfait de constater que c'est un Limousin qui assume cette tâche et non un étranger comme ce fut récemment le cas pour notre compatriote Vergniaud.

C'est donc avec plaisir que je vous adresse mes félicitations très sincères pour l'énorme travail

auquel vous vous êtes livré et la tâche que vous avez heureusement menée à bien.

Naturellement la ville de Limoges vous accorde son patronage pour cette édition ; je suis convaincu que votre étude et votre analyse de la vie de Jourdan et de son époque intéresseront tous nos compatriotes et que des souscriptions nombreuses transformeront en succès matériel l'édition projetée.

Avec mes compliments renouvelés, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

L. Betoulle.

INTRODUCTION

« On a fort peu écrit sur le maréchal Jourdan, qui attend encore son véritable biographe », pouvait-on lire, il y a quelques années, dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* (1).

En effet, si surprenant que cela nous paraisse, la vie d'un homme qui tint dans l'Histoire de France une place aussi importante que le maréchal Jourdan n'avait, jusqu'ici, jamais été écrite, abstraction faite de quelques très courtes notices, presque toutes émaillées d'innombrables erreurs.

Certes, militaire de fortune, redevable de son élévation rapide aux circonstances exceptionnelles nées de la Révolution française, Jourdan ne se révéla pas comme un homme de guerre éminent. Il n'en demeure pas moins que ses victoires eurent une influence décisive sur les destinées de la France. Wattignies, Fleurus, la rive gauche du Rhin — si éphémère qu'ait été l'annexion de celle-ci — comptent parmi les grands événements de l'histoire de notre pays et de sa grande Révolution. Si l'on objecte qu'à Wattignies, Jourdan, jeune général inexpérimenté, était épaulé par Carnot, en l'absence duquel il eût peut-être succombé, on ne saurait nier qu'à Fleurus, il opéra seul; il dut, seul, y prendre ses responsabilités de chef. Fleurus, malgré le concours et l'ardeur de ses divisionnaires, reste *sa* victoire. Nul, pas même Napoléon, ne saurait lui en contester le mérite. Et Fleurus eut des conséquences incalculables : effondrement de la résistance autrichienne en Belgique, chute de Robespierre, conquête de la rive gauche du Rhin, dislocation de la première coalition; en un mot, triomphe de la Révolution française.

C'est pourquoi nous avons pensé que la vie de Jourdan méritait d'être mieux connue et nous avons tenté de l'écrire.

Jusqu'ici, avons-nous dit, peu de chose, sinon des résumés biographiques de quelques pages et à peu près totalement dépourvus de valeur historique. Parmi eux, seule est à citer

---

(1) Tome LXXXI, 1945, procès-verbaux des séances, page 56.

l'étude du général baron Gay de Vernon (1), frère d'un conventionnel fameux, lequel, compagnon d'armes de Jourdan, l'ayant beaucoup connu, pouvait en parler en connaissance de cause. Mais ce travail, très bref et très superficiel, émaillé d'anecdotes d'une authenticité douteuse à côté de faits incontestables, ne saurait être, il s'en faut, considéré comme une biographie.

Ce qui précède fait suffisamment comprendre que la rédaction d'une vie de Jourdan s'annonçait, pour le premier qui l'entreprendrait comme un travail de longues et patientes recherches. En l'absence de tout ouvrage antérieur sérieux, il fallait partir de zéro, considérer que l'on ne savait à peu près rien sur le personnage et se méfier du peu que l'on croyait savoir.

Si nous avons pu, dans une mesure que le lecteur appréciera, mener cette tâche à bien, c'est parce que nous avons eu la bonne fortune de pouvoir conduire nos recherches dans les trois centres où il était indispensable de réunir une abondante documentation : Aix-en-Provence, Limoges, Paris.

Enfant de Limoges à l'hérédité en partie méridionale, Jourdan allie, de toute évidence, dans son caractère, des éléments en apparence contradictoires, la fougue et la passion provençales à la ténacité et à la pondération limousines. Les ancêtres paternels du maréchal étaient, en effet, des Provençaux. Il nous a été possible de retrouver leur trace à partir de la fin du XVIIe siècle et de les classer dans leur milieu social de petits bourgeois.

Le grand soldat ne passa à Limoges que les toute premières années de son enfance. Mais, si, orphelin, il dut s'en éloigner pour aller recevoir en Provence une instruction assez solide, puis pour faire campagne en Amérique, il y revint plus tard, s'y maria, y vécut quelques heureuses années, y fit ses débuts dans la politique, y fut nommé chef d'un bataillon de volontaires de la Haute-Vienne et la quitta à nouveau, mais, cette fois, pour marcher vers la gloire et l'immortalité. Quelques années plus tard, le département de la Haute-Vienne l'envoyait, à deux reprises, siéger comme député au Conseil des Cinq-Cents. Tout ceci souligne, sans qu'il soit besoin d'y insister, l'importance des recherches à faire à Limoges. Les documents que l'on peut y consulter, pour substantiels qu'ils soient, ne présentent pas, il s'en faut, toute l'abondance désirable. Ils établissent cependant que, sans aucun doute, Jourdan

(1) Toutes les fois qu'il s'agit du conventionnel, écrire le nom Gay Vernon, car il était et est resté roturier; mais quand il s'agit du général, écrire Gay de Vernon, car celui-ci s'est annobli.

doit beaucoup à Limoges. Il le lui rendit bien : l'affection et la confiance réciproques de Jourdan et de sa ville natale ne se démentirent jamais.

Paris possède, c'est évident, beaucoup de documents qu'il est nécessaire de consulter, concernant cet homme qui joua un grand rôle dans la vie militaire et politique de son pays pendant près d'un demi-siècle.

Ils sont de deux catégories.

En premier lieu, de nombreux imprimés : traités généraux d'histoire, biographies, mémoires, correspondances, études particulières, ayant trait à la Révolution, à l'Empire, à la Restauration, à la Monarchie de Juillet, aux pays où Jourdan a combattu et à ceux qu'il a administrés.

L'analyse de ces ouvrages, les conclusions à en tirer pour la vérité historique, posent des problèmes bien délicats.

Jourdan, dans ses *Mémoires*, présente de ses campagnes une défense intéressée; Thiers se montre, à son égard, laudatif à l'extrême. Par contre, Napoléon le considère comme un incapable, voire un imbécile, opinion exagérée, même si elle est émise par un militaire de génie, car on la sent dictée par le parti pris. Plus près de nous, Louis Madelin, sans aller aussi loin, reste encore, à notre gré, trop sévère pour le vainqueur de Fleurus.

Pour l'historien objectif, se frayer une voie à travers ce dédale n'est pas commode. Impossible de parvenir à une indiscutable vérité; c'est là une prétention insoutenable. Tout au plus peut-on tenter de s'en rapprocher. N'en est-il pas de même, d'ailleurs, pour tout travail historique?

Une seconde série de précieux documents que l'on trouve à Paris, ce sont ceux qu'abritent les archives du Ministère de la Défense nationale et de l'Hôtel des Invalides. Ils ont l'inappréciable avantage de porter à notre connaissance des faits, indiscutables ceux-ci, mais souvent inédits et ignorés jusqu'alors. Nous n'avons eu d'autre mérite, pour les découvrir, que de passer le premier.

Nous aurons atteint notre but et nous serons suffisamment récompensé de nos efforts si nous avons réussi à faire mieux connaître un homme qui mérite de l'être et qui, jusqu'à ce jour, avait trop été laissé dans l'ombre. A défaut de grands mérites militaires, ses vertus civiques, ses belles qualités morales en font une figure attachante, qui fait honneur à la France.

Cet ouvrage devrait, à l'usage des officiers de l'armée, être complété. Nous n'avons pas de compétence en ce qui concerne

l'art de la guerre et il serait bon qu'un militaire de carrière étudiât Jourdan, chef d'armées, et ses campagnes.

De même, on doit souhaiter que les *Mémoires* du maréchal relatifs aux campagnes de 1793, 1794, 1795 soient publiés, tout comme le furent ceux relatifs à ses autres campagnes.

Jourdan n'a malheureusement laissé, semble-t-il, aucun écrit sur son enfance et sa jeunesse; c'est une lacune irréparable dans la connaissance de sa vie dont, pour les premières années, on ne sait pas grand-chose. Quelques dizaines de pages de sa main, résumant son existence jusqu'à son retour d'Amérique, seraient un document d'une inestimable valeur, bien supérieur au récit de ses campagnes, que d'autres auraient pu écrire avec plus d'objectivité qu'il ne le fit.

Enfin, il serait souhaitable de voir réunir et publier toute la correspondance connue de Jourdan. Bien des lettres qu'il écrivit ont déjà été imprimées, mais il reste encore beaucoup d'inédits. Nous aimerions voir mener à bien cette entreprise, qui nous tentera peut-être un jour prochain.

Ne terminons pas sans remercier ceux — et ils sont nombreux — qui nous ont aidé dans notre tâche et dont le concours nous a permis de franchir des obstacles qui, sans eux, eussent été difficilement surmontés.

Pour l'étude de l'ascendance de Jourdan et de ses années de jeunesse passées en Provence, M. Villard, archiviste des Bouches-du-Rhône, nous a donné des directives nous permettant de poursuivre utilement nos recherches dans son département; son adjoint, M. Roux, conservateur du musée Arbaud, à Aix-en-Provence, nous a largement ouvert les archives dont il a la garde et a lui-même participé à nos dépouillements de registres d'état civil. Nous avons le devoir de rendre hommage à son inépuisable obligeance. Un érudit aixois, M. Louis Silvestre, a écrit une histoire de Beaurecueil, restée à l'état de manuscrit et déposée dans le local même des archives aixoises. Nous y avons trouvé bien des détails sur ce village, où Jourdan fut instruit et éduqué.

A Limoges, nous avons bénéficié de multiples concours, grâce aux précieuses amitiés que nous y comptons parmi nos collègues de la Société archéologique du Limousin. Avant même de nous mettre à la besogne, nous avions reçu de M. Franck Delage, président honoraire de la Société, les conseils auxquels l'autorisaient son immense érudition et sa parfaite connaissance de tout ce qui touche à notre vieille province. Le président en exercice, M. Ernest Vincent, a parcouru avec nous les vieux quartiers de Limoges où naquit Jourdan et où vécurent ses parents. M. le commandant Martignon, vice-

président, a dressé pour nous un tableau aussi complet que possible de la descendance du maréchal. M. Betgé-Bresetz, archiviste de la Haute-Vienne et secrétaire général de la Société, a fait prospecter les archives de Limoges et des communes du département où nous pouvions espérer glaner quelque chose d'utile (1). M. Hugon, vice-président, M. Berlaud, secrétaire adjoint, M. Lagueny, trésorier, notre distingué collègue M. Raphanaud nous ont communiqué des articles de journaux ou de revues et quelques objets personnels se rapportant à Jourdan, qui ont accru nos connaissances et nous ont révélé maints détails ignorés. Enfin, nous devons une gratitude profonde à M. le docteur Jouhaud, notre érudit collègue, qui étudiant depuis de longues années la période révolutionnaire en Limousin, a bien voulu dresser une liste très fournie de documents relatifs à Jourdan que l'on peut consulter à Limoges : ce faisant, il nous a rendu un double et inappréciable service. Il nous a permis une grande économie de temps et, mieux encore, il nous a signalé des pièces que, peut-être, nous n'aurions jamais connues, livré à nos seuls moyens.

A Paris, grâce à M. le général Toulorge, notre éminent collègue de l'Institut des fouilles des Alpes-Maritimes et à M. le colonel Carlier, de l'Ecole militaire, les archives du Ministère de la Défense nationale se sont ouvertes toutes grandes devant nous. Mais cela ne nous dispense en rien de mentionner la bonne grâce et l'affabilité avec lesquelles les deux archivistes, M. Marc-André Fabre qui a la charge des archives historiques et M. André Cambier qui s'occupe des archives administratives, ont mis à notre disposition des dossiers dont il est superflu de souligner la haute valeur documentaire.

Enfin, aux Invalides, avec la même obligeance, M. C. Martin, archiviste, nous a communiqué un grand nombre de pièces, la plupart inédites, relatives aux dernières années du maréchal (2).

A tous, nous disons encore un grand et sincère merci pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

Nice, le 5 avril 1951.

---

(1) Sans grand succès, d'ailleurs. Les archives des Salles-Lavauguyon, d'où sont originaires les ancêtres maternels de Jourdan, ne nous ont rien appris. A ce point de vue, nous avons été moins heureux qu'à Aix-en-Provence.

(2) Nous n'oublions pas d'associer à nos remerciements M. le Préfet de la Haute-Vienne et M. Decanter, archiviste départemental en chef, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire le portrait de Jourdan, d'après une lithographie que possèdent les Archives départementales de la Haute-Vienne, ainsi que la maison Pellerin, d'Epinal, qui nous a également permis de reproduire une savoureuse image représentant la bataille de Fleurus.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES ET L'ENFANCE

JEAN-BAPTISTE JOURDAN, maréchal de France, est né à Limoges, mais son ascendance n'est pas exclusivement limousine; Limousin par sa mère, il est Provençal par son père. Le nom de Jourdan est spécifiquement provençal; plus exactement, aixois. De là, par suite de changements de résidence, il s'est répandu plus ou moins dans tout le sud-est de la France; exceptionnellement, on le rencontre dans d'autres régions.

Les ancêtres de Jean-Baptiste habitaient Meyrargues, petite ville située à une vingtaine de kilomètres au nord d'Aix, sur les bords de la Durance. C'est en 1688 que leur nom y apparaît pour la première fois dans les registres paroissiaux; nous y apprenons que le 3 septembre, a été baptisée Catarine Jourdanne *(sic)*, fille de Joseph et de Marguerite Dollé. Elle eut pour parrain Joseph Arnaud, « conseiller du roi et secrétaire en la chancellerie », ce qui implique, pour sa famille, une position sociale relativement élevée.

Si, dans cet acte, le nom de Jourdan est déformé, nous le voyons figurer, avec l'orthographe que nous lui connaissons, dans tous les actes suivants sans exception.

Le père et la mère de l'enfant sont les arrière-grands-parents du maréchal. L'acte de baptême nous reporte au règne de Louis XIV, au temps de la guerre de la ligue d'Augsbourg, alors que Catinat combattait non loin de là, dans les Alpes.

Le 8 octobre 1690, les Jourdan héritent d'un garçon qui reçoit le prénom de Joseph, comme son père; enfin le 9 août 1692, la famille s'accroît d'un garçon, Jean-François, grand-père du maréchal. L'enfant a été baptisé par l'abbé Bovis, vicaire de la paroisse, qui en deviendra plus tard le curé, et dont nous verrons la signature figurer sous les actes d'état civil de Meyrargues pendant un demi-siècle.

Jean-François Jourdan se maria à l'âge de vingt-cinq ans, le 22 novembre 1717, avec une demoiselle Elisabeth Gautier et cette union fut des plus fécondes.

Leur premier enfant, Marie-Madeleine, voit le jour le 11 septembre 1718; viennent ensuite, le 1er mars 1720, Joseph; le 6 avril 1723, Marguerite; le 2 avril 1727, un second garçon prénommé Joseph; le 4 juin 1728, Geneviève. On ne sait rien de ces cinq enfants qui n'ont laissé aucune autre trace de leur existence. La naissance ultérieure d'un troisième Joseph laisse supposer que les deux premiers sont morts très jeunes.

Les Jourdan, en effet, héritent encore, par la suite, de quatre autres garçons : le 27 octobre 1729, Jean-François, qui exploitera un magasin de tissus à Lyon; le 8 février 1731, Joseph, qui ira se fixer à Marseille; le 6 avril 1732, Laurent, qui deviendra curé de Beaurecueil, près d'Aix-en-Provence; enfin, après quelques années d'interruption, le 17 août 1738, Roch, le père du maréchal (1).

L'acte de baptême de Roch porte la signature du curé Bovis, qui devait être alors bien vieux. Il connaissait certainement de façon très personnelle ces Jourdan, auprès desquels il vivait

---

(1) Nous avons cru utile de donner cette longue énumération des enfants de Jean-François Jourdan pour deux raisons :

a) A titre de référence, parce qu'aucun travail important n'a, jusqu'ici, été entrepris sur le maréchal Jourdan et sa famille;

b) Afin de rectifier des erreurs qui se sont glissées dans quelques-uns des rares écrits où l'on parle de lui.

Par exemple, le baron Gay de Vernon a publié (tome 4 du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, pages 136-163, 1853) une courte biographie du maréchal. On peut y lire : « *Le plus jeune* des frères Jourdan était curé de la paroisse de Beaurecueil... » ce qui est inexact.

Cette erreur a été reprise par M. Louis Silvestre, qui a considéré la cita-

depuis longtemps et dont il avait vu défiler plusieurs générations.

Nous savons, fort heureusement, quelle était la position sociale des Jourdan à Meyrargues, grâce à la mention « viguier » dont le grand-père de Jean-Baptiste faisait assez souvent suivre sa signature.

L'arrière-grand-père, Joseph, exerçait-il les mêmes fonctions? Rien ne permet de l'affirmer, mais c'est plausible, l'hérédité des charges et des offices étant très fréquente sous l'Ancien Régime.

Joseph Jourdan était-il originaire de Meyrargues? Nous ne le pensons pas. Il est même vraisemblable qu'il n'y était pas fixé depuis longtemps en 1688. On ne trouve, en effet, aucune mention de lui, ni de sa famille avant cette date, bien que l'on possède aux archives d'Aix tous les registres paroissiaux de la petite ville depuis 1672. Sur ces registres sont consignés tous les actes d'état civil. Dans ces conditions, admettre que Joseph Jourdan habitait Meyrargues en 1672, c'est admettre en même temps qu'il était déjà marié et qu'il resta au moins seize ans sans avoir d'enfant. C'est bien peu probable et il est beaucoup plus raisonnable de croire qu'il vint se fixer à Meyrargues vers 1688 pour y exercer les fonctions de viguier.

Celles-ci en faisaient un petit magistrat, quelque chose comme un juge de paix de nos jours. La profession n'était pas d'un grand rapport et celui qui l'exerçait ne pouvait, s'il

---

tion précédente comme exacte dans sa monographie, fort consciencieuse, cependant, de Beaurecueil.

D'autre part, nous lisons dans l'*Armorial général de la Restauration*, du vicomte A. Révérend :

« N... Jourdan, habitant Mayrargues, en Provence, laissa quatre fils :

« 1° Roch, qui suivra;

« 2° Joseph, marié à Hélène Bournevier, dont un fils qui suit :

« Lazare-Joseph-Henri, colonel des chasseurs (1825), chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Marseille le 22 mars 1799, mort à Rancon le 15 décembre 1861, sans alliance;

« 3° N..., fixé à Lyon;

« 4° N..., curé de Beaurecueil, à Aix. »

Par l'ouvrage de Louis Silvestre, nous savons que l'abbé Jourdan se prénommait Laurent. Le quatrième frère, fixé à Lyon, s'appelait donc Jean-François, comme son père.

Même si l'on tient compte du fait que Roch, seul, ayant laissé une descendance qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, il est logique que son nom précède celui de ses frères, les noms des trois autres ne sont pas donnés dans l'ordre chronologique. Jean-François est l'aîné des quatre; viennent ensuite, dans l'ordre : Joseph, Laurent, Roch.

n'avait d'autres ressources, connaître une large aisance. C'était néanmoins, un *bourgeois*, et nous voyons de temps à autre ce qualificatif accompagner le nom de l'aïeul du maréchal dans la rédaction des actes d'état civil. Chef de la justice locale, son amitié et sa bienveillance étaient, on s'en doute, très recherchées; c'est ce qui explique que sa signature figure fréquemment à côté de celle du curé Bovis, au bas des actes de baptême et de mariage.

Ainsi, on peut, sur le plan social, définir les Jourdan comme une famille appartenant à la petite bourgeoisie, à la magistrature royale et exerçant dans une petite ville provençale des fonctions qui leur valaient plus de considération que de bénéfices.

La nécessité de subvenir aux besoins de ses nombreux enfants n'empêcha pas Jean-François Jourdan de pourvoir à leur instruction. Roch ne paraît pas avoir été, à cet égard, trop mal partagé : son père en fit un chirurgien.

Où le jeune homme apprit-il la chirurgie? Où subit-il les examens qui lui valurent son diplôme? Nous l'ignorons et nos recherches, sur ce point, n'ont pas abouti (1). On a tout lieu de penser que c'est à Aix-en-Provence, non loin de sa famille, qu'il fut étudiant. Ces études étaient, au XVIIIe siècle, plutôt sommaires. A cette époque, le titre de chirurgien n'avait pas, il s'en faut, le prestige que nous lui connaissons aujourd'hui. Il était porté par des hommes de talent, mais aussi par de médiocres praticiens, guère plus expérimentés que des infirmiers. Aussi, ne doit-on pas être surpris si, lorsque Roch Jourdan se maria, âgé seulement de vingt-trois ans, il était déjà diplômé.

C'est le 9 juin 1761 qu'il épousait à Limoges « demoiselle Jeanne Foreau-Francisquet, fille de feu sieur Jean Foreau-Francisquet, maître chirurgien, et de demoiselle Marie-Catherine Chabelard (2) ».

Comment le jeune homme, né sous le ciel de la Provence, était-il venu se fixer en Limousin? La difficulté des communications entre les deux régions était telle, en ces temps déjà lointains, qu'il avait fallu pour cela un concours tout à fait exceptionnel de circonstances. L'acte de mariage précédent

---

(1) Nous avons, pour ces recherches, consulté les registres de la Faculté de médecine d'Aix-en-Provence, conservés à la bibliothèque de l'Université. Malheureusement, le registre qui correspond à la date à laquelle Roch Jourdan fut reçu chirurgien (environ 1760) a été perdu.

(2) Orthographe incertaine; nous avons trouvé le nom écrit tantôt Chabelard, tantôt Chablard, selon les pièces que nous avons eues entre les mains.

nous apprend que le beau-père de Roch était décédé. Il est vraisemblable que, sa clientèle réclamant un successeur, Roch Jourdan est entré en relations, d'une façon qui nous est inconnue, avec la famille de sa future épouse. Heureux d'assurer sa situation, il est parti pour Limoges, où il s'est à la fois marié et établi.

Si nous avons pu remonter assez loin parmi les ancêtres paternels de Jean-Baptiste Jourdan, nous avons été moins heureux du côté maternel. Nous savons que son grand-père Jean Foreau-Francisquet, originaire des Salles-Lavauguyon, gros bourg limousin situé sur les confins charentais, s'était marié à Limoges le 9 février 1741 (Foreau était son nom, Francisquet un sobriquet). Mais nos renseignements s'arrêtent là, car on ne possède pas les registres paroissiaux des Salles-Lavauguyon antérieurs à 1737.

La famille du maréchal appartenait donc, du côté maternel comme du côté paternel, à la bourgeoisie. Il en est de même pour la plupart des militaires — et aussi des personnages civils — qui ont dû leur ascension à la Révolution. Un petit nombre, parmi lesquels Desaix, Macdonald, Davout, venait de la noblesse, plus précisément d'une noblesse de petit lignage; quelques-uns, comme Hoche, Lannes, Ney, Murat, Augereau, sortaient du peuple, mais le plus grand nombre : Carnot, Marceau, Kléber, Moreau, Bernadotte et beaucoup d'autres étaient de souche bourgeoise.

*
* *

Au milieu du XVIIIe siècle, Limoges comptait environ 20 000 âmes. C'était encore une petite ville, qui n'avait rien de la métropole régionale d'aujourd'hui. Presque pas d'industrie; la fabrication de la porcelaine n'y avait pas encore commencé. Elle n'était pas la ville ouvrière, aux idées avancées, qu'elle est devenue depuis; elle était alors bourgeoise, ecclésiastique, conservatrice.

Sa topographie était des plus curieuses, à peu près unique en France (1). Au moyen âge, c'était une *ville double*. On y distinguait le *château* ou village du seigneur (comte ou abbé) et la *cité* ou ville de l'évêque, ayant chacune son enceinte,

(1) On peut cependant noter aussi Carcassonne, autre ville double, comprenant, d'une part, sur une colline dominant l'Aude, sa fameuse enceinte fortifiée, qui renferme dans ses murs la cathédrale et une véritable petite ville; d'autre part, sur l'autre rive, la basse ville, située au bord de la rivière, avec ses rues étroites tirées au cordeau.

occupée aujourd'hui par une ceinture de boulevards. La distance des deux enceintes, là où elles se rapprochaient le plus, ne dépassait pas une centaine de mètres. Il s'y était bâti un quartier déjà ancien, l'*entre-deux villes*, qui existait en partie au temps de Jourdan; les deux agglomérations s'étaient ainsi peu à peu soudées en une seule.

L'enceinte du château renfermait les églises Saint-Michel et Saint-Pierre, qui subsistent encore et la fameuse abbaye de Saint-Martial. Celle-ci était la rivale en beauté architecturale de Saint-Sernin de Toulouse, de Sainte-Foy de Conques, de Saint-Martin de Tours, de la Madeleine de Vézelay et, comme elles, une étape sur la route des pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle; sa disparition est, pour l'art roman, une perte irréparable. Dans ce quartier s'élevaient la plupart des riches demeures de la ville. La noblesse et la haute bourgeoisie y occupaient des hôtels particuliers rue du Temple, rue du Consulat, rue Fourie, rue Cruche-d'Or et dans leur voisinage. Il en subsiste quelques vestiges : belles façades en granit taillé et appareillé, portes cochères ornées de sculptures classiques, en contraste avec les pauvres maisons de torchis où habitaient les populations plus modestes.

Rien de semblable dans la cité. Elle pouvait, il est vrai, s'enorgueillir de la cathédrale, encore inachevée (1) et allait voir s'édifier un superbe palais épiscopal, véritable petit chef-d'œuvre d'architecture, aux lignes pures et harmonieuses, dont le style rappelle, mais à une échelle plus réduite, les somptueux palais religieux contemporains de Strasbourg ou de Bordeaux.

La population qui vivait autour de la cathédrale était, dans l'ensemble, très pauvre. Le gros négoce tenait boutique au voisinage de Saint-Martial; il n'y avait ici que de petits artisans, des ouvriers et de rares bourgeois, parmi lesquels les Jourdan.

Leur maison existe encore et porte le numéro 13 de la rue des Petits-Carmes. Elle est simple, étroite avec une façade en granit taillé et posé par assises horizontales sans aucun ornement, au rez-de-chaussée, et trois étages en torchis, le dernier mansardé. Un tel matériau, s'il était économique,

---

(1) La cathédrale de Limoges était encore inachevée au XVIIIe siècle. Les trois dernières travées, à l'Ouest, furent construites seulement au XIXe siècle. On se borna opportunément à copier avec un respect absolu les travées précédentes et il faut un œil exercé ou prévenu pour comprendre que l'édifice n'a pas été construit d'un seul jet. Malheureusement, pour consolider la tour, les architectes lui ont infligé une lourde enveloppe, qui en altère la beauté.

n'allait pas sans dangers et on lui doit les terribles incendies qui ravagèrent le quartier Manigne en 1790, celui des Arènes en 1864.

Le rez-de-chaussée est actuellement occupé par une droguerie, qui laisse à peine la place, à sa gauche, pour un étroit couloir aboutissant à un escalier avec rampe en bois un peu ouvragée, qui donne accès aux étages. En façade sur rue, il n'y a qu'une fenêtre par étage.

Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, l'immeuble présente un aspect minable. Il est divisé en plusieurs logements qui sont autant de taudis. Mais on ne doit pas oublier que près de deux siècles ont passé depuis qu'il abrita la famille Jourdan. Pendant ce temps, les progrès de l'urbanisme, de l'habitation, du confort moderne ont été considérables et, d'autre part, la vétusté a fait son œuvre.

Que l'on compare cette maison à ses voisines et, plus encore, aux masures sordides des rues avoisinantes, et la comparaison est tout à son avantage. Les Jourdan étaient convenablement logés, dans une demeure simple, mais, somme toute, relativement confortable pour l'époque, tout à fait en rapports avec leurs possibilités financières et leur condition de Français moyens.

Le jeune chirurgien dut regretter souvent sa Provence natale; il quittait un pays lumineux et ensoleillé pour un ciel gris et automnal; une petite capitale opulente et majestueuse, aux innombrables hôtels particuliers, marqués du signe de la richesse et de la distinction, auprès desquels, à de très rares exceptions près — le palais épiscopal, déjà cité, et l'hôtel Naurissart, construit par le directeur de la Monnaie — ceux de Limoges faisaient une bien pâle figure.

La campagne limousine, fraîche, verdoyante, pittoresque a, il est vrai, sa beauté, qui, pour être différente, ne le cède en rien à celle de la campagne aixoise. L'une et l'autre ont fait le bonheur des peintres : la première a tenté le pinceau de Corot, la seconde a été illustrée par Cézanne, ce qui a enrichi notre art d'inestimables chefs-d'œuvre.

Il est moins certain que Roch Jourdan, suffisamment absorbé par son activité professionnelle et sa vie de famille ait été sensible à ces beautés de la nature.

Il en allait peut-être autrement avec les doctrines philosophiques alors en vogue. Roch appartenait à un milieu particulièrement perméable aux « idées du siècle ». En Limousin, celles-ci « avaient pénétré dans les diverses classes de la société, moins dans le peuple qu'ailleurs; superficiellement, dans la noblesse, sauf peut-être dans l'armée; mais profondément

dans les professions du tiers état les plus en vue, grand négoce, magistrature et basoche, médecine et fonctionnariat. Nombre de bourgeois étaient déistes ou athées, frondeurs de la royauté absolue et rêvant d'une monarchie constitutionnelle garante de la liberté et de l'égalité des citoyens. Quasi mécréants, ils considéraient, néanmoins, qu'il était de bon ton d'assister aux offices, de suivre les processions et de témoigner à la religion d'Etat les égards dus à toute institution officielle » (1).

Quant au clergé, « beaucoup d'ecclésiastiques... conservaient leur sympathie » pour les « théories subversives des philosophes et des encyclopédistes ». « Mais, à peu près tous..., ils étaient animés d'une foi profonde et sincère, nuancée de gallicanisme » (2).

Les idées libérales étaient défendues par la Société d'agriculture de Limoges, « qui réclamait l'abolition des privilèges de la noblesse dès 1761, la liberté du commerce des grains en 1762, la suppression de la dîme ou tout au moins sa conversion en argent (1762), la réduction du nombre des fêtes ecclésiastiques (1762), l'instruction du peuple (1765), l'unité des poids et mesures (1765), l'amélioration du sort des enfants trouvés (1766), etc... » (3).

A vrai dire, nous ignorons si Roch Jourdan prit une part active dans le mouvement philosophique à Limoges, s'il s'affilia à des sociétés d'essence prérévolutionnaire, en un mot, s'il fut ce que l'on appelle de nos jours un *militant*. Et son fils le perdit trop tôt pour qu'il ait pu exercer sur lui la moindre influence à ce sujet. Mais nous ne devons pas oublier que celui-ci, par son hérédité, par le milieu familial, urbain et social auquel appartenaient ses parents, par l'ambiance au sein de laquelle il vint au monde et grandit, était, *a priori*, tout à fait accessible aux doctrines nouvelles. Il n'est peut-être pas défendu de penser qu'il y avait en lui, dès le berceau, l'étoffe d'un jacobin. D'autres circonstances, personnelles, fortuites et alors imprévisibles, que nous rencontrerons bientôt, achevèrent de le pousser vers la Révolution sous sa forme avancée. Soulignons aussi, dès à présent, que, de tous les généraux qui durent à cette grande tourmente leur rapide promotion, aucun, peut-être, ne fut, autant que Jean-Baptiste Jourdan, servi par ses opinions révolutionnaires. Nous aurons, maintes fois, l'occasion d'y revenir.

---

(1) Docteur Léon Jouhaud, *La Révolution française en Limousin*, pages 7 et 8.

(2) *Idem*, page 8.

(3) Alfred Leroux. *Les sources de l'histoire de la Haute-Vienne pendant la Révolution* (1908).

Jean-Baptiste vit le jour à la fin d'avril 1762, moins d'un an après le mariage de ses parents, dans leur maison de la rue des Petits-Carmes. L'événement est rappelé par une plaque commémorative, apposée sur la façade et ainsi conçue :

Ici est né
le 29 avril 1762
Jean-Baptiste
comte Jourdan
Vainqueur de Fleurus, Maréchal de France.
Erigé en 1851
sous l'administration de
MM. de Mentque, Préfet, Louis Ardant, Maire.

Le nouveau-né fut baptisé le lendemain, à Saint-Domnolet, paroisse dont dépendaient les Jourdan, située à quelques pas de chez eux, sur les flancs de la colline qui porte Limoges, à mi-pente entre la Vienne et l'abside de la cathédrale, dont la haute masse domine tout le quartier. Cette petite église a aujourd'hui à peu près complètement disparu; mais les rares débris qui en subsistent — deux contreforts épaulant une maison, dont l'un est orné d'un bel arc ogif à culots sculptés — marquent encore son emplacement.

Voici le texte de l'acte de baptême.

« J'ai baptisé un garçon né hyer *(sic)* de M. Roch Jourdan, maître chirurgien, juré de cette ville, et de demoiselle Jeanne Foreau-Francisquet, son épouse; le nom de Jean-Baptiste lui a été donné par messire Jean-Baptiste Dorat, écuyer, secrétaire du roi, premier président de la cour présidiale de cette ville, et Marie-Chaterine *(sic)* Chablard, veuve de Me Foreau-Francisquet, aussi maître chirurgien, qui ont signé avec moi. » Signé: Dorat, Vve Francisquet, Hugon, curé de Saint-Domnolet.

Cet acte nous apprend que le nouveau-né avait pour marraine sa grand-mère maternelle, c'est-à-dire une personne de sa famille, et pour parrain un membre éminent du présidial de Limoges. Roch Jourdan, lui-même fils d'un magistrat, avait donc d'assez hautes relations dans la magistrature limousine. C'est peut-être par leur intermédiaire qu'il avait connu et épousé Jeanne Foreau-Francisquet.

Un an plus tard, le 26 juillet 1763, Madame Jourdan donnait le jour à une fille, Catherine-Elisabeth; l'année suivante, elle mettait au monde une autre fille, Marie, le 23 septembre.

Mais cette dernière dut coûter la vie à sa mère, car celle-ci fut inhumée quelques jours plus tard, à l'issue d'une cérémonie funèbre qui se déroula à Saint-Domnolet.

Avec ce triste événement, le malheur entrait chez les Jourdan et allait, au cours des années à venir, peser d'un poids très lourd sur la destinée de Jean-Baptiste. Celui-ci, à deux ans et demi, se voyait privé de l'affection maternelle : perte irréparable; pour un enfant de cet âge, quels que soient les sentiments et la bonté du père, une maman est irremplaçable. Il n'a pas même connu la sienne. Et la petite sœur, cause bien involontaire de cette infortune, ne vécut pas longtemps; elle succomba au bout de trois ans et fut enterrée, toujours à Saint-Domnolet, le 10 octobre 1767.

La disparition de Mme Jourdan posait, pour son mari, de graves problèmes, parmi lesquels celui de l'instruction et de l'éducation de son fils. Qui l'aiderait à élever l'enfant? Un concours inattendu de circonstances apporta la réponse.

Peu de temps avant la mort de la défunte, l'abbé Laurent Jourdan, frère de Roch, avait été nommé curé de Beaurecueil et y avait ouvert un pensionnat de garçons. On eut l'idée, malgré les difficultés du voyage et d'autres inconvénients évidents, d'y envoyer le petit orphelin. C'était, il est vrai, l'éloigner beaucoup et se mettre pour longtemps dans l'impossibilité de veiller directement sur lui; c'était aussi, après la perte cruelle qu'il venait de faire, le priver d'un contact direct avec son père, l'éloigner aussi de ses sœurs, de sa grand-mère, de ce qui lui restait de famille à Limoges, de ce qui avait veillé sur ses premiers jours. D'autre part, pour l'instruire, le père se dit qu'il devrait, de toutes façons, se séparer de lui, le mettre en pension dans un collège. Autant l'envoyer à un parent, qui, on pouvait l'espérer, lui témoignerait plus de sollicitude et d'affection, lui porterait plus d'intérêt que s'il était confié à des mains étrangères.

Tout cela fut-il longuement, mûrement pesé, débattu, examiné, réfléchi avant la décision définitive? C'est bien probable, car celle-ci ne dut pas être immédiate.

A la mort de sa mère, Jean-Baptiste était encore trop jeune pour commencer son instruction. A quel âge, exactement, quitta-t-il Limoges? Y demeura-t-il assez longtemps pour en avoir conservé, après son départ, le souvenir et avoir emporté, gravées dans sa mémoire, quelques images de sa ville natale? Il est difficile de le préciser. On imagine volontiers l'enfant jouant, galopant, bataillant avec les autres gamins du voisinage, à travers les vieilles rues de la Cité auxquelles la silhouette de la cathédrale donne un cachet inoubliable. Hypothèse très plausible, mais non certaine. Quoi qu'il en soit, un temps plus ou moins long dut s'écouler entre le décès de sa mère

et l'époque à laquelle son père, enfin décidé, le dirigea sur Beaurecueil.

Il ne devait plus le revoir.

*
* *

Le village de Beaurecueil est situé à une dizaine de kilomètres à l'est d'Aix-en-Provence, sur la face méridionale et au pied de la montagne de la Sainte-Victoire. La route d'accès, qui passe par Tholonet, est sans rivale dans la campagne aixoise pour la merveilleuse beauté des paysages qu'elle traverse. Au sortir d'Aix, on a devant soi la montagne, dont la forme, vue de profil, est celle d'une pyramide aiguë et élancée. Mais peu à peu, au fur et à mesure que l'on se rapproche du but, sa longue arête apparaît et elle se dresse, massive, puissante, beaucoup plus élevée en apparence que ne le veut sa modeste altitude.

De Beaurecueil, la Sainte-Victoire, cachée par un pli de terrain, n'est plus visible; mais il suffit de rétrograder de quelques centaines de mètres vers Aix pour la revoir tout entière.

C'est au sein de cette chaude et claire nature, sous un ciel presque toujours serein, que le jeune Jourdan fit ses études. Bien souvent, il dut parcourir cette route, allant vers Aix ou en revenant, soit à l'occasion de visites à des parents ou à des amis, soit pour faire les commissions de son oncle. Plus souvent encore, avec ses jeunes condisciples, il dut se promener et excursionner autour du village, dont tous les environs devaient lui être devenus familiers. Quelle impression fit sur lui cette terre de Provence sur laquelle tant de ses ancêtres avaient vécu? Et plus encore, quelle impression en conserva-t-il? Il est à croire que, revenu sous des cieux moins cléments, sa pensée se reporta souvent vers cette magnifique contrée, dont la seule beauté est déjà une bénédiction.

Au centre de Beaurecueil, se dresse la silhouette massive du château. Ce château domine tout, il écrase tout; l'église elle-même, auprès de lui, est insignifiante. Malgré les deux tours qui le flanquent à l'est, il n'a rien d'un château fort : ce n'est qu'en 1570 que la terre de Beaurecueil fut érigée en fief. La construction commença peu après. Le bâtiment affecte la forme d'un vaste quadrilatère irrégulier. L'une des tours fut construite en 1572, l'autre en 1586; dans l'intervalle, les bâtiments d'habitation, le mur d'enceinte, la fontaine avaient été édifiés. Le château ne fut habité qu'au XVIIe siècle et il fut agrandi en 1654; il appartint successivement à diverses

familles et à la fin de l'ancien régime (1787) il devint la propriété du marquis de Gallifet, qui fut le dernier seigneur de Beaurecueil (1).

L'église est située au nord du village, près du château, dont elle n'est séparée que par une route. C'est un bien pauvre et bien modeste bâtiment, qui a la forme d'un rectangle. Construite en 1701, l'accroissement de la population nécessita son agrandissement en 1741, date qui figure sur la façade; celle-ci, très simple, s'ouvre au midi — l'orientation n'est pas liturgique — un œil-de-bœuf et une niche surmontent sa porte d'entrée, elle se termine par un clocheton mur. C'est l'édifice à peu près tel que le connut Jean-Baptiste, qui subsiste encore aujourd'hui, malgré quelques additions modernes.

Tout à côté se trouve le presbytère, également très simple, que l'abbé Jourdan fit agrandir en 1778, peu après le départ de son neveu et dont une partie lui servait de local scolaire.

Beaurecueil, à l'époque qui nous intéresse, comptait une population d'environ deux cent cinquante habitants, presque tous des paysans. Dans leurs habitations, il y avait « un mobilier simple, les ustensiles nécessaires, pas de luxe, pas de misère non plus ».

Ce n'est qu'à partir de 1754 que l'église eut un desservant à demeure. Deux curés y précédèrent l'abbé Jourdan, qui y fut nommé en 1763. Peu de temps après, il ouvrait son école, qui ne tarda pas à devenir prospère et à acquérir un grand renom, ce qui semble indiquer chez son chef, à la fois de remarquables aptitudes pédagogiques et un sens très éclairé de la formation de la jeunesse. La tradition accorde à Laurent Jourdan une forte personnalité, doublée d'un caractère difficile.

Son école était ouverte à tous : gratuite pour les pauvres, bon marché pour les autres, elle cherchait seulement à couvrir ses frais. Elle recrutait plusieurs catégories d'élèves. Les plus modestes étaient les petits paysans, qui n'avaient d'autre ambition que d'apprendre à lire, à écrire et à compter. Il y avait aussi — en assez grand nombre, paraît-il — les jeunes gens qui se destinaient au grand séminaire et, par suite, à l'état ecclésiastique (2). En dehors de leur instruction et de

---

(1) Nous empruntons ces détails, comme tous ceux qui suivent, à l'étude très complète et très documentée que M. Louis Silvestre, greffier à la cour d'Aix, a consacré à Beaurecueil. Ce travail, resté à l'état de manuscrit, a fourni la matière d'un gros volume relié, que l'on peut consulter au musée Arbaud, à Aix-en-Provence.

(2) L'un d'eux devint célèbre plus tard. Il s'agit de Mgr Claude Rey (1773-1858), évêque de Dijon. Ce fut le premier évêque nommé par Louis-Philippe (1832); mais devant l'hostilité de son clergé, presque unanimement légitimiste, il démissionna au bout de quelques années (1838) et se retira à Aix-en-Provence.

leurs études proprement sacerdotales, ils se voyaient confier la tenue des registres paroissiaux — leurs signatures y figurent « suivies du qualificatif : *pensionnaire* » — et, probablement, des travaux manuels. Enfin, une troisième catégorie comprenait les enfants de notables de la région, *fils de famille*, que l'on envoyait ici afin d'y recevoir une bonne instruction et une bonne éducation garanties par la réputation du maître.

A son arrivée à Beaurecueil, le jeune Jourdan fit tout naturellement partie de ce dernier groupe. L'idée de son père était manifestement de lui faire acquérir une solide culture générale, avant d'entreprendre des études médicales ou chirurgicales.

Très instruit, l'abbé Jourdan était en mesure d'apprendre à ses élèves, outre le latin, les diverses matières scientifiques ou littéraires, qui formaient alors la base d'un enseignement comparable à notre secondaire actuel. Sans aucun doute, soumis à sa discipline, son petit neveu, qui n'était pas sot, fit des progrès rapides et ses études se fussent poursuivies normalement, avant de s'achever sur le plan universitaire, si un nouveau et irréparable malheur n'était venu le frapper.

A la fin d'octobre 1771, âgé seulement de trente-trois ans, Roch Jourdan décédait prématurément (1), laissant son fils loin de lui, orphelin de père et de mère et, par conséquent, privé de tout appui direct.

Qu'allait devenir le pauvre petit? Jusqu'ici, il était un pensionnaire de marque, dont le père, exerçant une profession libérale, pouvait subvenir aux besoins. Du jour au lendemain, sans transition, il devenait un indigent, il tombait à la charge de son oncle. Il lui restait bien sa grand-mère maternelle, mais on peut douter que, de Limoges, celle-ci, dont, au surplus, nous ignorons les ressources, ait pu lui être d'un grand secours.

Une circonstance, il est vrai, atténuait son infortune : l'orphelin se trouvait auprès d'un oncle, doublé d'un religieux, en qui la voix de la conscience devait hautement parler. Les ressources de celui-ci, il est vrai, étaient minimes; pour réputée qu'elle fût, son institution n'en restait pas moins une simple école préceptorale. Nous avons vu avec quel désintéressement il prodiguait son savoir et sa peine. Seul et presque certainement sans vicaire dans ce tout petit village, il assumait un labeur écrasant et l'on a de bonnes raisons de croire qu'il ne s'enrichit pas. Il avait, à un degré élevé, le sentiment du devoir; ce qu'il faisait pour les enfants pauvres du village, il devait

---

(1) Il fut enterré le 29 octobre; la cérémonie religieuse se déroula à l'église Saint-Maurice, aujourd'hui chapelle des Carmélites, ce qui laisse supposer que Roch Jourdan avait changé de domicile.

le faire, à plus forte raison, pour son neveu. L'idée ne lui vint certainement pas de se débarrasser du petit déshérité que la mort lui laissait. Il l'élèverait.

L'enfant resta donc, quelques années encore, à Beaurecueil et y compléta son instruction. Quels furent, durant cette période, ses rapports avec son tuteur? On ne sait rien d'absolument positif et l'on est réduit à des conjectures.

Jean-Baptiste atteignit ainsi sa quinzième année. Il était temps de penser à son avenir.

Plusieurs solutions pouvaient être envisagées. Laurent Jourdan était prêtre : il serait bien surprenant qu'il n'ait jamais eu l'idée — au moins fugitive — de faire entrer son pupille dans les ordres. La rejeta-t-il, de lui-même, après examen? Ou bien se heurta-t-il à une opposition tenace de l'enfant? Toujours est-il que, si elle fut entrevue, cette possibilité ne fut pas retenue.

D'autre part, il pouvait difficilement être question d'études supérieures. L'université d'Aix n'était éloignée que de quelques kilomètres et c'était un avantage bien tentant; mais il eût fallu pourvoir aux frais de scolarité et d'entretien du jeune étudiant. On peut presque affirmer que la bourse de l'oncle Laurent n'était pas en état de supporter un tel sacrifice. En instruisant son neveu, en lui assurant pendant des années le gîte et la nourriture, il avait été au bout de ses possibilités. C'est regrettable, car son neveu, intelligent, eût certainement obtenu un diplôme universitaire lui permettant de reprendre immédiatement sa place dans la bourgeoisie par le choix d'une carrière libérale.

Il restait une dernière solution, l'apprentissage d'un métier. Matériellement et pour l'immédiat, elle semblait la plus avantageuse. Précisément, l'abbé Jourdan apprenait que son frère Jean-François, fixé à Lyon, où il tenait un commerce de tissus, recherchait un commis. Les deux hommes tombèrent d'accord pour penser que Jean-Baptiste était tout indiqué pour tenir cet emploi. Il gagnerait sa vie et, vivant chez un parent, il ne se trouverait pas livré à lui-même, isolé sans appui dans la vie.

Il y avait bien la contrepartie, le revers de la médaille : le jeune homme qui allait quitter Beaurecueil était, par ses origines, comme par l'instruction qu'il avait acquise, bien au-dessus de la condition d'un travailleur manuel, fût-il employé de magasin. Après avoir eu le grand malheur de perdre ses parents sans les connaître, il se voyait infliger une régression sociale qui paraissait aussi irrémédiable qu'injustifiée. Mais qu'y faire?

Au moment où il part pour Lyon, le jeune Jourdan, avons-

nous dit, est âgé d'environ quinze ans (1) et son instruction est comparable à celle que possède, de nos jours, un bachelier de première partie qui a appris le latin. C'est l'un des rares bonheurs que lui a légués son enfance malheureuse, mais il est d'un prix inestimable. Il lui devra, c'est certain, d'occuper plus tard les hautes fonctions militaires et civiles auxquelles, illettré, ou sachant à peine lire et écrire, il n'eût jamais osé prétendre.

Comment connut-il et accepta-t-il la décision qui allait fixer son destin? Qui sait? Sans doute n'en mesura-t-il pas tout de suite l'importance, on peut dire la gravité. Il est possible qu'il soit parti plein d'illusions, avec l'espoir de mener une existence plus indépendante et heureux de gagner sa vie. Comme peut-être il s'en alla avec regret et chagrin, se consolant difficilement d'interrompre ses études, le cœur serré à l'idée de quitter l'oncle auquel il devait tout.

Celui-ci, de son côté, ne dut pas voir sans peine s'éloigner cet adolescent qui avait de son sang, dont il avait été le suprême refuge dans la détresse et qui ne semblait pas promis à un grand avenir. Quel n'eût pas été son étonnement si on lui eût prédit qu'un quart de siècle plus tard, Jean-Baptiste Jourdan serait maréchal de France (2) ?

---

(1) Nous devons encore rectifier Gay Vernon. Dans sa biographie du maréchal Jourdan, il écrit : « A la mort de son père, chirurgien habile, on le plaça à Lyon, dans le magasin d'un oncle, marchand de soieries ».

Et plus loin, parlant de cet oncle :

« Le jeune commis ne souffrit pas longtemps cette domination despotique ».

Quand meurt son père, Jourdan a 9 ans; quand il quitte son oncle à Lyon, il en a 16. Impossibilité évidente s'il ne resta *pas longtemps* chez l'oncle.

Il est évident, par ailleurs, que si Jourdan avait quitté Beaurecueil à 9 ans, en 1771, son instruction eût été négligeable. On sait le contraire.

Jourdan ayant quitté son oncle pour s'engager, dans les premiers mois de 1778, il est à peu près certain qu'il vint à Lyon quelques mois plus tôt, c'est-à-dire vers l'âge de 15 ans. Hypothèse d'autant plus plausible que cet âge s'accorde parfaitement avec le degré d'instruction qu'il reçut à Beaurecueil.

(2) L'abbé Jourdan resta curé de Beaurecueil jusqu'en 1791. Peu de temps après, il devenait prêtre réfractaire. On perd ensuite sa trace.

CHAPITRE II

LES ANNÉES DE JEUNESSE

Si le jeune Jourdan partit pour Lyon avec l'espoir d'une vie meilleure, plus libre, plus indépendante, il fut rapidement et cruellement détrompé.

A Beaurecueil, il devait travailler pour s'instruire, tout en acceptant certaines contraintes, assurément pénibles. Mais il avait ses heures de distraction et de détente, la société de ses camarades, aussi, qui devait lui être d'un grand réconfort dans les moments difficiles, où rien n'est plus déplorable pour l'enfant que la solitude.

Tout ceci lui manque à Lyon, où il doit travailler à peu près sans arrêt du matin au soir. Jean-François Jourdan est un commerçant, un homme d'affaires et au cours des longues heures passées au magasin, son neveu n'est plus pour lui qu'un employé; il ne voit qu'une seule chose, le rendement, le bénéfice qu'il peut en tirer. Il le loge, il le nourrit, il l'habille, il l'entretient; sans doute juge-t-il que c'est payer suffisamment ses services et ne lui donne-t-il jamais un liard.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES MAITRES IMPRIMEURS
CHARLES-LAVAUZELLE & Cie,
A LIMOGES,
LE 24 DÉCEMBRE 1956.

Bookkeeper
ptbv
désacidifié 2009

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre